



JO-ANNE ADELÉE

LES CHRONIQUES DE





NIM

1. LES INSÉPARABLES

Gulf stream éditeur



*Grand
Océan*

-  Montagnes
-  Cours d'eau
-  Forêts
-  Champs & terres agricoles



RÉPUBLIQUE

DE MÉTAÏA

CONTINENT
ARCHIPEL DE NIM



LEXIQUE DES PERSONNAGES

À L'ORPHELINAT DE FONTFROID



LES PENSIONNAIRES

Archibald : 13 ans, don non révélé.

Bastan : 13 ans, Métalliste (don mineur).
Frère jumeau de Phyllis.

Cédric : 11 ans, Mémoriel (don mineur).

Gaspard : 13 ans, Métalliste (don mineur).

Kateira : 14 ans, Aigle (don mineur).

Phyllis : 13 ans, Voltarénienne (don mineur).
Sœur jumelle de Bastan.



LE PERSONNEL

Madame Batonsec : directrice de l'orphelinat de Fontfroid. Brumeuse (don majeur).

Madame Cochert : professeure d'études des dons et de comportement social. Olfactive (don mineur).

Fernand : aide-cuisinier de madame Milberry. Moléculaire (don mineur).

Monsieur Finlay : professeur de musique. Oreille (don mineur).

Gabryel : infirmier, en stage académique à Fontfroid. Guérisseur (don majeur).

Monsieur Grandjean : professeur des sciences. Endurant (don mineur).

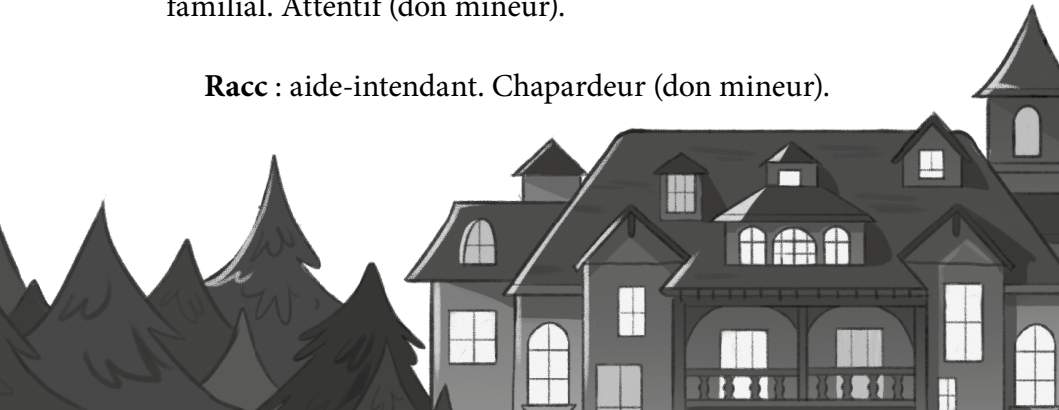
Madame Lavende : gouvernante. Véloce (don mineur).

Monsieur Mainbois : intendant. Dresseur (don mineur).

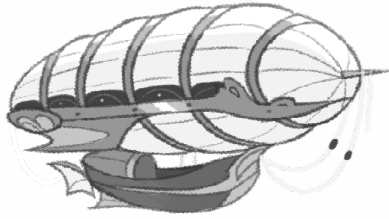
Madame Milberry : cuisinière en chef. Moléculaire (don mineur).

Monsieur Persifer : professeur du foyer social et familial. Attentif (don mineur).

Racc : aide-intendant. Chapardeur (don mineur).



*À mon fils
Et à tous les enfants du monde.*



CHAPITRE I

LA NOUVELLE

Gaspard prit le virage si vite qu'il faillit en perdre son bétet.

Être poursuivi lui donnait un sentiment de liberté, même s'il risquait, cette fois encore, d'être pris et jeté dans la Chambre des brumes en guise de sanction disciplinaire. Cette pensée lui procura des sueurs froides. Les brumes de madame Batonsec étaient redoutables. Elles renfermaient dans leurs nébuleuses des créatures étranges, des monstres qui vous hantaient des nuits entières, des cauchemars terrifiants. Puisant au plus profond des peurs les plus intimes, les brumes prenaient forme pour terrifier leurs victimes.

Gaspard les avait subies deux fois auparavant. La première fois, il s'était promené seul, la nuit, dans les couloirs de l'orphelinat. Il avait eu beau expliquer qu'il s'était perdu – un mensonge un peu facile, c'est sûr – cela n'avait

pas convaincu. Il avait écopé d'une heure de cauchemars, enfermé dans une pièce sans fenêtre et peuplée de monstres de fer rouillé géants, qui essayaient de le dévorer. La pire chose pouvant arriver à un Métalliste.

La seconde fois, il avait bravé une interdiction : il avait utilisé son don au réfectoire pour redresser une fourchette tordue. Le résultat n'avait pas vraiment été celui qu'il escomptait : comme la table était en métal, son don s'était propagé à tous les autres couverts. Dans un chaos général, professeurs et élèves s'étaient échinés à manger normalement, jusqu'à ce que Georgina, la meilleure Métalliste de l'institut, rectifie la situation. Cette fois, l'adolescent avait été *embrumé* une nuit entière. Au petit matin, on l'avait récupéré livide et il avait bien mis une semaine à s'en remettre. Aujourd'hui encore, certaines nuits, des images terrifiantes ancrées dans sa mémoire surgissaient, transformant un beau rêve en un affreux cauchemar. Gaspard se réveillait alors en sursaut, au milieu du dortoir, quand ce n'était pas en hurlant.

Cependant, ce coup-ci en valait la peine. Qu'importait la sanction ! Il ne comptait pas passer sa vie dans cet orphelinat de quatrième catégorie. Dès le premier jour, les autres pensionnaires l'avaient pourtant prévenu : « Ici, c'est le bagne. Habitue-toi, le nouveau. » De fait, on destinait les Métallistes comme lui, parmi des milliers d'autres, aux mines de Galaria, à extraire du fer dans des sous-sols obscurs et humides. Non, décidément, jamais il ne s'y résoudrait ! Et puis, il y avait les autres : Cédric, Archibald et Kateira. Tous trois comptaient sur lui. Alors, pour le moment, il avait décidé de profiter de cet instant fugace de liberté.

Fernand, dix-sept ans et au caractère revêche, hurlait à sa suite qu'il allait passer un mauvais quart d'heure. En attendant, le quart d'heure, c'était lui qui l'avait perdu à poursuivre le jeune garçon. Et cela s'entendait dans toute la vieille bâtisse. D'un geste ferme, Gaspard revissa son béret sur ses cheveux ébouriffés et serra les dents, tandis que son épaule droite percutait le mur du couloir. C'était l'impulsion dont il avait besoin pour repartir à grandes enjambées. L'adrénaline continuait d'infuser son corps tout entier et il ne put s'empêcher d'exprimer son excitation par un cri. Cela eut pour effet d'ameuter tous les élèves des classes attenantes, intrigués par les beuglements de Fernand.

Le long de la coursive, l'adolescent entraperçut avec délectation une multitude de visages se coller aux vitres hautes des portes de classes pour observer son exploit. Tous étaient fascinés. Bien sûr ! n'importe qui ici voulait fuir cette institution sinistre, isolée dans les montagnes, à la frontière des froides Terres du Nord. Ici, personne ne se préoccupait de leur sort. En Métalia, on leur répétait sans cesse qu'ils n'étaient que des dons mineurs, des individus sans valeur. Seuls les dons majeurs avaient de l'importance, ils étaient *l'élite*. Pff... Gaspard aurait bien aimé voir un don majeur sans maison, sans nourriture ou sans vêtements. *Sans les castes basses, ils auraient l'air bien idiots !*

Le Métalliste songea aux orphelins comme lui. Au mieux, les plus doués réussiraient à s'en sortir en travaillant à leur propre compte, mais la plupart termineraient dans une usine ou au fond de l'océan, dans les cités en ruine immergées, à remonter des matières

premières. Ou pire, certains seraient rattachés à vie à une grande maison, comme un animal domestique l'est à son maître. L'image du chien de la directrice, surnommé Crokpatte, aux poils hirsutes et aux yeux globuleux, lui vint alors à l'esprit. Il en frissonna. Aujourd'hui, le jeune garçon représentait la liberté, aussi gonfla-t-il sa poitrine de fierté.

— Par les cloches de fer ! Arrête-toi, petit morveux ! hurlait à sa suite le grand maigre avec un tablier blanc et une charlotte sur la tête.

Fernand avait des jambes deux fois plus grandes que celles de Gaspard, mais il s'était fait surprendre par le mauvais « coup » de l'adolescent. Le commis de cuisine avait pris un gros retard de course. La dame corpulente qui le suivait, à bout de souffle, n'était visiblement pas près de les rejoindre. Le visage cramoisi, madame Milberry, cheffe cuisinière de son état, fut contrainte d'arrêter la poursuite. La main posée sur l'une des boiseries du couloir, elle s'appliquait à maintenir son équilibre vacillant sous l'effet d'un souffle coupé. Obstinée et folle de rage, elle se mit à brandir faiblement la louche qu'elle tenait dans sa main gauche, pendant que sa toque de cheffe penchait dangereusement de l'autre côté.

— Rattrapez-le, Fernand ! mais enfin, rattrapez-le ! ordonna-t-elle au grand maigre.

À côté d'elle, à l'entrée de la première classe du couloir, un regard austère la dévisageait. Le calme et la froideur du professeur Persifer contrastaient si fort avec le brouhaha ambiant que la rage de la cuisinière se mua en grondement sourd. Ce grand dadais prenait à nouveau son air hautain, avec son costume vert impérial,

son monocle à multiples focales et ses bras croisés haut sur sa poitrine. La voix de l'enseignant ne trahissait aucune émotion tandis qu'il s'exprimait avec une lenteur accablante :

— Quel spectacle, madame Milberry... Le petit Gaspard semble vous avoir devancée... à l'évidence.

— J'suis pas championne de course ! J'soumets les ingrédients moi ! J'voudrais bien vous y voir ! accusa-t-elle d'un air courroucé.

— Par les mines sans fonds, certainement pas ! Courir après un élève est hautement dégradant, répliqua-t-il d'une traite.

Sur ces mots, l'homme rigide opéra un demi-tour si soudain qu'il faillit percuter la masse d'élèves regroupée derrière lui.

Gaspard, quant à lui, poursuivait sa course grisante. Les lattes du vieux parquet craquaient sous chacun de ses pas. Les grandes baies vitrées en métal forgé défilaient sur sa gauche et sa vitesse lui procurait une brise fraîche sur le visage.

La seule chose qui comptait à cet instant précis était contenue dans sa main droite. Un petit morceau de métal qu'il venait de voler... enfin, « emprunter » serait un terme plus précis. Un morceau de métal qui lui permettrait d'apprendre à maîtriser son don. Il serrait si fort son trésor que ses phalanges en étaient blanchies. Enfin ! de l'alliage pur ! du *flexinium*. Le même que celui utilisé à la Grande Académie de Métalia-Pic. Le même que celui utilisé par les Métallistes débutants pour maîtriser leur don.

Le trouver n'avait pas été difficile pour un Métalliste, même pour un novice comme lui, mais le subtiliser

avait été une tout autre paire de manches. Gaspard se concentrait désormais sur un objectif : dissimuler son butin. Pour cela, il devait semer ses poursuivants. Un petit moment suffirait, l'orphelinat ne manquait pas de cachettes. Depuis sa célèbre promenade nocturne, il en avait identifié pas moins de cinq.

Il allait passer devant sa classe, la dernière du couloir avant l'escalier central, c'était le bon moment pour prendre la pose et lever les pouces. Cédric, Archibald et Kateira seraient admiratifs. Il avait réussi !

Il jeta un dernier regard en arrière. Il constata, satisfait, que madame Milberry avait mis fin à sa poursuite.

C'est alors qu'il percuta une chose informe et tomba à la renverse. En équilibre sur son flanc, le garçon regarda l'expression tout aussi surprise de la jeune fille allongée à côté de lui et qu'il venait d'emboutir.

Mais qui tu es, toi ? pensa-t-il. D'un rapide coup d'œil, il vit qu'elle n'était pas des leurs. Elle venait d'arriver, il en était certain, car son visage affichait des marques récentes de griffures. Le genre de marques que les nouveaux se faisaient lorsqu'on les abandonnait sur le chemin d'accès au manoir. Un chemin caillouteux, long de vingt kilomètres et envahi par la végétation. La jeune fille tenta de se redresser avec difficulté, visiblement exténuée.

Gaspard comprit soudain que tout était fichu, Fernand le rattrapait à grandes enjambées. *Non*, il ne devait pas perdre son précieux métal, il ne le *pouvait* pas, son avenir et celui de ses amis en dépendaient. Sans le flexinium, aucune échappée possible ! Gaspard prit sa décision rapidement. En se relevant, il tendit une main à la fille pour l'aider. Elle le regarda, interdite, puis serra

cette main tendue. Elle s'appuya lourdement dessus en murmurant une excuse à peine audible. Avant d'avoir pu effectuer un autre geste, Gaspard sentit une poigne écraser son épaule et une claque à l'arrière de sa tête. Ses bras furent ensuite tirés en arrière et enserrés dans ceux de Fernand.

Madame Batonsec, tête haute et col remonté jusqu'au menton, avait évité de justesse le jeune bolide et observait la scène avec une expression désapprobatrice. Une longue chaîne, au bout de laquelle pendait un astrolabe miniature, renforçait sa stature rigide. Postée à côté de l'adolescente, la directrice de l'orphelinat gardait les bras croisés dans une posture d'attente.

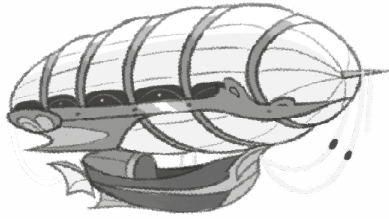
— Je l'tiens, madame, vous inquiétez pas ! assura Fernand, fier de lui. Ce p'tit voyou m'a volé, compléta-t-il en guise d'explication.

— Volé ? reprit la directrice en relevant un sourcil. Amenez-le donc dans mon bureau.

— Bien, madame, approuva Fernand, satisfait.

Gaspard regarda en direction de ses trois amis, dont les visages étaient toujours collés sur la vitre de leur classe : Archibald, treize ans, joufflu à tête blonde plus haute que les autres, grimaçait, souffrant par empathie pour son ami ; Cédric, onze ans, petit brun à l'esprit vif, dont seule une paire de lunettes dépassait du cadre, semblait désolé ; tandis que Kateira, « l'aînée », aux cheveux rouge sombre, le regardait avec exaspération.

Alors que Fernand entraînait de force l'orphelin pour reprendre la cursive en sens inverse, Gaspard esquissa un sourire. Enfin, se tordant une dernière fois pour revoir ses amis, il leva le pouce de la victoire.



CHAPITRE 2

LE POIDS DU MONDE

Leen, encore un peu assommée, était restée immobile au milieu de ce couloir de classe revenu au silence.

Cet orphelinat n'était pas vraiment ce à quoi elle s'attendait. À vrai dire, c'était la première fois qu'elle en voyait un. Des dizaines de paires d'yeux écarquillés l'observaient désormais. Dès que le garçon au béret avait été rattrapé par le grand maigre avec la charlotte blanche, les regards s'étaient immédiatement tournés vers elle. Quelle image devait-elle renvoyer ? Sale et griffée de partout, elle ne devait pas être très présentable. Elle entreprit de réunir ses longs cheveux, parsemés de brindilles et de morceaux de feuilles, par-dessus son épaule droite. Son ventre se mit alors à râler avec force, lui rappelant l'urgence de le remplir.

— Madame Milberry, déclara une voix autoritaire dans son dos, cette enfant semble avoir le ventre vide. Amenez-la aux cuisines, je vous prie.

— Kof, kof... oui... madame... la directrice, souffla péniblement la cuisinière, après avoir comblé aussi vite que possible la distance qui la séparait de sa supérieure.

— Ensuite, amenez-la à l'intendant afin qu'il lui attribue une chambre provisoire.

— Bien, madame.

— Et qu'il l'intègre au planning des tâches.

— Bien, madame.

Un peu brusquement et d'un mouvement de louche, Leen fut invitée à suivre la dame en blanc le long de la coursive. C'était gênant. Beaucoup d'élèves, dont tous n'étaient pas encore revenus à leur place, la dévisageaient, parfois le nez collé à la vitre. Elle était nouvelle et donc, sans doute, la curiosité du jour.

Leen accrocha le regard d'une fille aux cheveux courts et auburn qui la fixait depuis la dernière salle avant l'escalier, mais s'en détourna rapidement. Elle avança tout droit, se focalisant sur le derrière dandinant de la cuisinière et le balancement régulier d'une petite louche accrochée à sa ceinture.

Un étage plus bas, une porte massive en bois et métal riveté s'ouvrit sur une symphonie de sons et de bonnes odeurs de cuisson. Un supplice pour elle qui avait si faim. Devant les fourneaux s'activait une autre employée aux cheveux roux, toque ronde sur la tête et tablier noué au cou et à la taille. La ceinture de cette femme affichait, cette fois, une rangée de petites fioles de couleurs différentes, bien alignées et prêtes à l'emploi. Un garçon était là, aussi, assis par terre, pas plus âgé qu'elle et appliqué à une corvée d'épluchage. Il leva à peine le nez pour la regarder. Leen devina, à sa tenue vétuste, un orphelin de l'institut.

Les cuisines semblaient très anciennes. La jeune fille le voyait à la qualité des meubles – en bois – et à la présence d'unâtre, dans lequel la soupe qu'elle avait sentie en entrant mijotait doucement au-dessus d'un foyer. L'adolescente effleura doucement la surface d'une vieille table placée au centre de la pièce. Le bois était une matière rare et coûteuse sur Nim. Le manoir dans lequel elle se trouvait était donc un véritable musée. Leen trouva dommage qu'il soit si mal entretenu.

— Ne touche à rien ! la reprit la cheffe cuisinière.

Madame Milberry avança d'un pas sûr vers un placard. Soudain, elle se figea devant une mixture qui ne semblait pas à son goût. D'un air résolu, la cuisinière agrippa la petite louche accrochée à sa taille, la trempa dans le jus qui cuisait à feu doux et goûta la préparation.

— Non, non et non...

Elle reprit un peu du bouillon dans la louche, souffla dessus pour le faire refroidir. Puis, délicatement, elle fit couler un peu de liquide dans le creux de sa main. Elle fixa ensuite du regard le jus de bouillon comme si elle opérât un patient dans un bloc. En réalité, Leen le savait, tout se passait au niveau de la paume de la cuisinière. Au contact de sa peau, le bouillon se transformait. Évidemment ! Madame Milberry était une Moléculaire. Tous les cuisiniers, ou presque, l'étaient.

— Là.

Satisfaite, madame Milberry reversa le liquide dans la marmite, s'essuya promptement la main sur son tablier, touilla deux fois la soupe – avec la grande louche, cette fois – et recommença la dégustation.

— Mieux, conclut-elle d'un air satisfait en hochant la tête.

Se remémorant soudain la présence de Leen, elle se retourna pour lui intimer l'ordre de la suivre. Dans une grande armoire à victuailles, elle lui trouva un morceau de pain et une pomme qu'elle fourra sans ménagement dans les bras de la jeune fille. Puis, elle lui indiqua une sortie :

— Va tout droit, tourne à droite et descends l'escalier. Petite porte en bois au rez-de-chaussée. Y a marqué « Intendance » dessus. Tu sais lire, au moins ?

Leen hochla la tête. Elle se sentait défaillir sous le poids de la fatigue, mais puisa dans ses dernières forces pour ne pas flancher.

— Tiens, ajouta la cuisinière en lui tendant un petit papier froissé. Tu donneras ça à l'intendant. Allez, dépêche-toi ! Et ne mets pas des miettes partout, achevat-elle de préciser avec un regard austère.

Leen, ses victuailles serrées contre sa poitrine, fut prise au dépourvu. On la laissait seule et sans surveillance. Mais, en suivant les instructions, elle longea des couloirs aux murs vieillissés – parfois avec une brèche –, des portes fermées, des fenêtres barricadées avec des barres de métal grossières et de piètre qualité. Aucun risque de se perdre ni de s'échapper. Cet institut était-il un orphelinat ou une prison ? Sa réflexion tourna court. Elle se trouva rapidement devant l'écriteau recherché. La missive à la main, la jeune fille frappa trois petits coups sur du bois sculpté. Au bout de quelques secondes, la porte s'ouvrit sur un homme métis et âgé, au corps sec, avec des yeux en amande et l'iris bleu vif. Sur son épaule gauche, au creux de son cou, était lové un petit furet brun.

— Qui es-tu, demoiselle ? demanda-t-il, les yeux ouverts de surprise.

Au son de sa voix, le furet redressa vivement la tête.

— Leen, monsieur, répondit-elle en fixant l'animal.

— Voici Chapardeur. Ne crains rien, il est inoffensif.

Le vieil homme prit délicatement le furet pour le déposer sur un bureau, puis, agrippant une canne, s'avança sur le palier. Leen trouva amusant que l'on puisse donner le nom d'un don à un animal de compagnie.

— Leen comment ?

— Juste Leen, monsieur. Je suis... nouvelle.

— Oh, je vois.

Encore un don mineur dont personne n'a voulu, songea-t-il.

— Quel est ton don, petite ?

Face au silence de la jeune fille, l'intendant haussa un sourcil, mais ne se formalisa pas.

— Que fais-tu là ?

Leen tendit son bout de papier. L'intendant le déchiffra immédiatement et frappa le sol avec sa canne.

— Bien sûr ! Évidemment ! Attends là une seconde... lui ordonna-t-il en se penchant à l'intérieur de l'intendance. Voilà. Suis-moi.

Joignant le geste à la parole, l'intendant referma son local à clé et l'invita à le suivre.

— Tu m'as l'air d'avoir besoin d'une bonne douche, mon enfant, remarqua le vieil homme en lui jetant un regard en biais. Ne t'inquiète pas, tu vas pouvoir te mettre au propre. Je vais te trouver de quoi te changer.

La voix jouée de l'intendant contrastait avec celle de la cuisinière en chef, autoritaire et sèche. De toutes

les personnes rencontrées, l'intendant semblait le plus avenant. Avec sa démarche lente et son dos courbé, Leen l'apprécia immédiatement. Vêtu d'une chemise épaisse à fleurs délavées et d'un gilet marron rapiécé sur le bord droit, le vieil homme semblait comme hors du temps. Leen sourit intérieurement. *Assorti au manoir*. D'habitude, les gens arboraient des accessoires en métal finement ouvragés, mais pas ce curieux personnage. Leen se demanda quel était son don, mais n'osa poser la question, de peur qu'il persiste à vouloir connaître le sien.

L'adolescente traversa une série de couloirs. Dans l'un d'eux étaient accrochés des tableaux représentant des individus d'une autre époque, ou, plus étrange, des insectes et des petites créatures fossilisés ou figés à l'aide de fines aiguilles, dans des cadres couverts de poussière. Dans un autre couloir, plus sombre, étaient accrochées diverses peintures qui la fascinèrent d'emblée. Toutes représentaient des perspectives du Monde Antique et de la technologie des Anciens. Ces images, pour la plupart, n'étaient que des suppositions, mais elles étaient si bien réalisées – l'œuvre d'un Dessinateur, à n'en pas douter – que Leen se projeta immédiatement dans les couloirs des palais blancs. Dans un espace creusé dans le mur, une vieille statue attira son attention. Elle représentait une biche, sculptée de manière très réaliste malgré l'usure de la pierre. Au moment de la quitter des yeux, Leen crut apercevoir l'une de ses oreilles bouger, comme si l'animal cherchait à se défaire d'une mouche agaçante. Leen, prise de stupeur, regarda de nouveau, mais rien d'autre d'étrange ne se produisit.

— Euh, monsieur ? La statue...

— Elle a bougé ?

L'intendant revint lentement vers Leen, sa canne martelant le sol.

— Oh oui... Cela arrive, parfois. Tu as de la chance, petite. Peu de gens arrivent à voir un objet antique s'animer. Cette statue vient de la collection du feu¹ comte de Fontfroid, l'ancien régisseur du barrage que tu as dû voir en arrivant. Certains parlent d'objets hantés, d'autres de magie, d'autres encore de technologie. Mais... je peux te dire, petite, qu'il s'agit de tout autre chose...

Le vieil homme avait pris un air mystérieux. Il sourit puis poursuivit :

— Auparavant, cette statue était au centre du hall d'entrée du manoir. Depuis, nous l'avons remisee dans ce couloir. Les pensionnaires posaient trop de questions. Un matin, nous en avons même retrouvé un endormi au pied du socle. Il avait attendu toute la nuit pour observer ce phénomène.

— Il a réussi ?

— Oui, et il paya cher son écart de conduite. Non seulement il fut puni, mais en plus, maintenant, les mystères de l'ancien monde sont devenus son obsession. Tu le rencontreras sûrement, il s'agit de Cédric. Un petit gars à lunettes et aux cheveux noirs.

L'intendant s'éloigna. Leen le suivit sans quitter la biche des yeux, jusqu'à tourner dans un autre couloir. Elle avait entendu des histoires au sujet des objets antiques animés. Il se disait aussi que ce n'était que la blague de brillants plaisantins et, parfois, cela finissait en débat houleux dans lequel on traitait simplement les témoins

1. Qui est décédé.

de ce genre d'événements de « charlatans ». Cependant, c'était la première fois que Leen en voyait un *pour de vrai*, et elle ne savait qu'en penser – pour l'instant.

La « visite » fut de courte durée. À son grand regret, Leen revint finalement à l'escalier central en pierre et métal qu'elle avait emprunté à son arrivée. Elle se tenait désormais au-dessus de l'horloge qui l'avait toisée – une vieille horloge astronomique à mécanisme double et doré.

À peine une heure plus tôt, Leen s'était présentée devant la grande porte arrondie du manoir, sous un porche au toit pointant vers le ciel. Pour y parvenir, elle avait traversé un pont en pierre qui surplombait un petit précipice. L'aube se levait alors à peine. Elle avait craint, au début, que la bâtisse soit aussi désaffectée, aussi vide que le barrage hydraulique en pierres vermoulues et couvertes de végétation qui le jouxtait. À son grand soulagement, ce n'était pas le cas. De la fumée s'échappait des cheminées. À l'entrée du manoir, deux plaques étaient vissées de chaque côté de la porte principale. Sur l'une, on pouvait lire :

*Ancien manoir du comte de Fontfroid,
régisseur du barrage des Troiseaux.*

Sur l'autre plaque était indiqué :

*Orphelinat du manoir de Fontfroid,
quatrième catégorie.
Depuis 1876 après le Grand Changement.*

On était en 1899, cela faisait donc vingt-trois ans qu'il recueillait des enfants. En revanche, Leen ignorait ce que « quatrième catégorie » signifiait.

La bâtisse était encore plus impressionnante vue de près. Ses encadrements étaient en pierre et des murs en briques blanches paraient les premiers niveaux, entrecoupés d'un liseré de briques rouges à la base de la structure, puis à nouveau rouges au dernier étage. Sa toiture, couverte par endroits de mousse verte, débordait au-dessus des murs. Sur la façade principale, il n'y avait pas moins de six portes-fenêtres au rez-de-chaussée, vingt-huit fenêtres aux étages et huit fenêtres de toit. Au dernier niveau se hérissaient des toits pointus en tuile, de tailles diverses, comme des chapeaux de sorcière posés sur chaque ouverture. Les autres fenêtres, au premier étage, disposaient de rambardes ou de balcons ouvragés, quoiqu'un peu usés par le temps. La demeure d'un ancien maître, assurément.

Devant l'entrée, Leen s'était effondrée de fatigue. Accolée au chambranle, elle avait encore hésité à s'arrêter dans cette demeure étrange, mais elle était à bout de forces. Elle revit les images de sa fuite et son cœur battit plus fort à ce souvenir. Il lui fallait du repos, de la nourriture et un endroit sûr. Jusqu'alors, elle avait réussi à semer ses poursuivants, mais elle ne tiendrait plus longtemps avant de tomber quelque part, dans un ravin ou au pied d'un arbre auprès duquel, assurément, des ours-anthraxes et des warffangs viendraient la dévorer. Quelle ironie de tomber sur un orphelinat ! Le destin se moquait d'elle comme pour lui rappeler ce qu'elle avait perdu.

Leen avait frappé à la porte, mais personne ne lui avait ouvert. C'était l'heure du premier déjeuner. S'il y avait des occupants dans cette demeure, peut-être étaient-ils tous affairés ? Elle avait décidé d'attendre un peu avant de recommencer à toquer.

Elle ne sait combien de temps elle était restée là, dans le froid. Elle s'était assoupie lorsqu'un bruit de serrure à mécanisme complexe s'était déclenché. La porte s'était tout à coup ouverte, la faisant tomber sur les pieds d'une employée du manoir qui sortait nourrir les poules...

Sans prévenir, l'intendant s'arrêta et se retourna. Leen, absorbée dans ses souvenirs, faillit le percuter de plein fouet. Elle distingua, entre les deux pans du gilet du vieil homme, un petit pendentif en bois, une sorte de symbole en forme de cercle double qu'elle n'avait encore jamais vu. Cela l'intrigua, avoir du bois sur soi était assez peu commun. Cette matière était devenue trop précieuse et, depuis un certain temps déjà, exclue pour la fabrication des bijoux. Celui-ci devait dater d'avant l'Interdiction.

La jeune fille s'aperçut alors qu'elle avait grimpé trois étages et se tenait désormais devant une série de petites portes, le long d'un couloir au plafond très bas et incliné. Les ouvertures, de forme arrondie, étaient toutes identiques, seulement différenciées par un numéro.

— Voici le couloir des transits. C'est là que logent les nouveaux venus, en attendant d'intégrer leur dortoir, précisa le vieil homme en se penchant vers elle.

Puis il recula.

— Mon nom est Mainbois. Si quelque chose casse ou ne fonctionne pas, c'est à moi qu'il faut t'adresser. Tu trouveras une ficelle à côté de la porte. Une petite astuce

de mon invention, j'ai inversé la sonnette de service, lui glissa-t-il en clignant de l'œil. Installe-toi. Il y a un bac dans lequel tu pourras te laver. Je vais revenir avec des vêtements propres. Je crois aussi que tu as besoin d'un repas bien chaud. Il fait toujours assez froid, ici. Ce midi, tu iras au réfectoire, avec les autres enfants, mais pas avant qu'on ne t'y autorise, précisa-t-il en levant son index. Quand tu te seras un peu renflouée, je te mettrai dans le planning des tâches avec les autres. Le manoir a besoin d'entretien, et faire vivre cent trente pensionnaires demande une importante logistique. Que sais-tu faire, petite ?

Leen n'était pas certaine d'avoir compris la question.

— À ton âge, tu as sûrement appris des choses. Tu peux récupérer des casseroles, par exemple ?

— Je sais coudre... un peu.

Si le vieil homme connaissait la véritable nature de ses capacités, il en aurait un arrêt cardiaque.

— Bien. Je t'avoue être soulagé de ne pas avoir à te mettre sur des tâches trop ingrates... mais que cela reste entre nous, lui souffla-t-il en baissant la voix. La directrice préfère les êtres venimeux et impitoyables, confia-t-il en faisant jouer ses sourcils.

Il frappa soudain le sol avec sa canne.

— Oh, par hasard, petite, saurais-tu cuisiner des fungoza ?

— Désolée, je ne sais pas ce que c'est.

— Des raviolis à base de pâte de riz et fourrés aux champignons. C'est mon péché mignon. Cela fait des années que je n'en ai pas mangé, madame Milberry refuse toute cuisine de l'Est. Bah, tant pis !

Mainbois haussa les épaules, la tête penchée et les sourcils relevés.

— On ne peut pas tout avoir dans la vie !

Leen esquissa un sourire. Oui, décidément, ce vieil homme lui plaisait bien.

Monsieur Mainbois ouvrit la chambre numéro 5 et l'invita à entrer.

— Ne t'avise pas d'essayer de sortir, jeune fille. Toutes les sorties sont... condamnées. Du moins, il ne vaut mieux pas essayer de se frotter aux brumes de madame Batonsec. Tu es passée à travers à ton entrée au manoir, impossible cependant de les retraverser dans l'autre sens, à moins que la directrice ne t'y autorise... ou que tu souhaites succomber à tes pires cauchemars.

L'intendant la laissa entrer. Avant de fermer la porte, il lui souhaita la bienvenue avec un air compatissant.

Leen resta un instant interdite en pensant à la dernière recommandation de Mainbois. Elle se demandait s'il exagérait, mais se souvint d'avoir assisté, une fois, à un spectacle terrible au sujet d'un Brumeux. Désormais, elle était prisonnière, sans rien avoir vu venir. Quelle sottise ! Elle avait voyagé trois jours entiers pour échapper à ses poursuivants et à présent elle était enfermée ! Elle détailla ce qui allait être son lieu de repos – provisoire, à ce qu'elle avait cru comprendre. N'empêche, cela lui convenait. Il devenait vital de recouvrer des forces. Le voyage avait été éprouvant et ses pieds la faisaient horriblement souffrir. Son visage et ses mains étaient en feu et la piquaient là où elle s'était griffée. La forêt n'est pas tendre pour le voyageur qui ne s'y est pas préparé !

La pièce dans laquelle Leen se trouvait était petite,

austère, aux murs blanchis à la chaux. Un lit usé, en métal, avec une paillasse, était positionné à gauche, contre le mur. Elle jeta dessus la pomme et garda en main le pain, duquel elle arracha avec avidité un bout pour le mâcher et l'ingurgiter tout aussi vite. Une chaise était posée à côté du sommier, servant à la fois de table de chevet et d'assise pour un petit bureau adossé sous la fenêtre. À travers la vitre, Leen pouvait déceler les marbrures des brumes mises en place par la directrice. Une Brumeuse... Un don majeur au pouvoir effroyable. Quelle idée de nommer une telle personne à la tête d'un orphelinat !

À sa droite, un coffre en métal bosselé par le temps tenait lieu d'armoire personnelle. Elle n'avait rien à y mettre, du moins rien qu'elle ne veuille laisser sans surveillance. Sauf, peut-être... cette petite chose en métal qu'elle avait fourrée dans l'une de ses poches. Grâce à sa couleur bleu clair, elle la reconnut sans peine, c'était du flexinium. Elle s'aperçut qu'elle avait fait tout le trajet depuis la coursive avec. Le garçon au béret le lui avait glissé dans la main, au moment de la relever. Il devait avoir de l'importance pour lui, s'il avait agi ainsi. Un Métalliste, sans doute. Un manipulateur de métal. Elle en avait vu un, une fois, réparer la toiture de la maison. Le voir manipuler aussi aisément le zinc l'avait impressionnée, même si son père lui répétait combien ces individus étaient très communs. « Les Métallistes sont des dons avortés de celui d'Architecte », lui avait-il expliqué.

Elle déposa le bout de métal dans le coffre, ne sachant quoi en faire pour le moment. Puis, dans le doute, le reprit et le glissa sous la paillasse du lit. Mieux valait cacher

l'objet, au cas où. Soudain, elle paniqua. Et si la chute lui avait fait perdre... Elle palpa alors fébrilement la poche droite de sa robe et sentit, rassurée, que le *greffon* était toujours là. Elle le sortit avec précaution, appréhendant de le revoir, de ressasser les souvenirs qu'il allait faire ressurgir. Contre toute attente, elle resta de marbre. Son cœur s'était endurci.

Elle s'approcha de la fenêtre. À travers les marbrures à peine visibles du sort de la Brumeuse, le paysage de montagne était beau. Une mer de sapins envahissait l'horizon. Sur Nim, c'était un spectacle rare. La forêt des Chasses-Gardes était un trésor national protégé par un traité vieux de deux cent quatre-vingts ans. Avec les montagnes, la forêt constituait une frontière naturelle entre la république de Métalia et le royaume des Terres du Nord. Ce territoire forestier était censé être neutre, mais Leen doutait que cela la protège de quelque manière que ce soit. Elle avait été surprise de trouver ce petit château au milieu de nulle part, comme sorti d'un conte pour enfants. Il était la seule construction visible dans cette vallée. Inespéré pour une jeune fille aux abois. Elle aurait aimé en savoir un peu plus, mais elle n'en aurait pas le temps. Elle devrait bientôt songer aux moyens de s'échapper.

— Pas par là, murmura-t-elle en jetant un dernier regard aux brumes.

Leen tomba de tout son poids sur le lit, faisant grincer les ressorts. Elle serra le *greffon* contre sa poitrine. Des images affluaient dans son esprit, telles des affiches soulevées par un vent violent. Leen ne chercha pas à les retenir. Elles ne lui faisaient plus le même effet. Elle avait

pleuré, le premier jour. Désormais, ces images la rendaient plus déterminée que jamais. Elle revoyait le bureau de recherche, son père examinant un objet sous une lampe-loupe, sa mère penchée sur un vieux manuscrit, des objets amoncelés, faute de place, sur la table des « trésors » archéologiques, les reflets de l'eau provenant de la baie vitrée sous-marine projetés sur les parois. L'eau. Les profondeurs. La douce lumière rougeoyante. Puis, le regard inquiet de ses parents lorsqu'on avait frappé à la porte. Ensuite, tout ne fut que confusion dans son esprit...

— *Prends-le !*

Elle revoyait ce geste vif de son père, lui lançant le greffon de l'autre bout du bureau.

— *Apporte-le à Silverus... lui avait-il crié. Cateileena, fais vite ! Razel sera juste derrière toi...*

Elle revit cet autre geste vif, celui de l'assassin au service de Razel poignardant mortellement son père. Elle revit sa mère s'agenouillant auprès de lui, puis subissant le même sort.

Oui, désormais, il ne restait dans le cœur de Leen que la rage et cette culpabilité qui ne la lâchait plus. Son père avait choisi de la sauver. Elle comprit que ses parents avaient toujours eu cet objectif en tête. Depuis le début, le greffon qu'ils avaient subtilisé servait à cela. Et ils y avaient laissé la vie.

Elle se mit à fredonner. Sa mère lui chantait souvent cette chanson sur les cœurs vaillants et les guerriers du froid. Elle regarda une nouvelle fois le greffon. L'ouvrage était beau, aux bords arrondis, fait de divers alliages de lignes de métal entrelacées, le tout serti d'une pierre nacrée. Les habitants de Nim l'ignoraient encore, mais

bientôt l'appareil deviendrait une des choses les plus précieuses au monde, plus précieuse que sa propre vie. En sauvant le monde, ses parents la sauveraient, *elle*. C'était d'une logique infaillible.

La jeune fille sentit les larmes monter, mais se mordit la lèvre inférieure pour se maîtriser. Pleurer ne servait à rien. Cela ne les ramènerait pas. Déterminée, elle se promit de protéger l'artefact. On allait bientôt avoir besoin de lui. Elle sentit alors une chape de plomb peser sur ses épaules, comme si le poids de la planète entière glissait sur elle. Quelques secondes plus tard, une autre masse, celle d'un sommeil lourd et profond, l'enveloppa.